



Azouz Begag

La Force du Berger

Prix européen de littérature enfantine

suivi de

Le Temps des Villages

LA JOIE DE LIRE

La Force du Berger

Mon père dit toujours que les Américains sont rien que des menteurs. C'est pas qu'il a une grande connaissance de ces gens et de leur pays, parce qu'à la vérité, il n'a jamais mis les pieds sur ce territoire où les gratte-ciel se perdent dans les nuages. A la vérité, il ne connaît pas beaucoup d'endroits dans le monde. La terre, dans sa tête, ce n'est qu'une poignée d'argile, un champ labouré, une étendue de blé. C'est El Ouricia, son petit village d'Afrique du nord qu'il a dû laisser, adolescent, pour aller à Lyon, vers les usines.

La terre. Entre El Ouricia et Lyon où nous vivons, il y a une route en bitume gris-noir et une

mer pleine de bleu profond. La première fois qu'il a marché dessus tout habillé, c'est quand il a pris le bateau. Le *Kairouan*, il s'appelait. C'était pas une petite barque de pêcheurs comme il croyait, mais un immense bâtiment qui pouvait contenir des centaines de voyageurs et même des voitures dans son ventre. Il était bien plus vaste que tout son village réuni et son impressionnante carcasse métallique l'avait beaucoup effrayé au début. Il comprenait mal comment un poids aussi important était capable de flotter sur l'eau, avancer sans risque sur des centaines de kilomètres, nuit et jour, au-dessus d'une profondeur sans fin.

Après son premier voyage, il en fit d'autres. Beaucoup d'autres. Tous les mois d'août, quand il travaillait à Lyon, il rentrait dans son village passer des vacances, retrouver sa femme et ses enfants qui l'attendaient au pays. Il leur

apportait les économies faites pendant l'année, des cadeaux de rêve.

Après deux ou trois traversées, il le connaissait bien le *Kairouan*. Il l'avait apprivoisé comme un petit animal domestique. Il n'avait plus peur de lui. Il savait maintenant que d'énormes moteurs placés dans la salle des machines le propulsaient avec assez de force pour pouvoir résister aux plus violentes vagues de la mer.

La mer, il la connaissait aussi maintenant, avec ses dégradés de bleu et de gris, son écume crémeuse, ses familles de dauphins qui s'amusaient à défier à la course le *Kairouan*.

Quand il était berger à El Ouricia, il n'avait pas eu le temps d'aller à l'école. Il n'a jamais appris la géographie de la planète. Quand il était berger à El Ouricia, il savait s'occuper de ses chèvres et de ses moutons et c'était une bonne chose. Bien sûr, la mer il en avait

entendu parler. Il l'imaginait tumultueuse et bouillonnante, telle une rivière qui prend son élan pour aller se fracasser et se lancer derrière le mur de l'horizon, à l'endroit où l'œil rouge du soleil va s'éteindre dans l'ombre de la nuit.

Quand il embarquait sur le *Kairouan*, il pensait qu'il traversait la mer d'une rive à l'autre, d'El Ouricia à Lyon, et il était rassuré de voir que le paquebot, grâce à ses moteurs, ne se laissait pas emporter par les courants joueurs qui conduisent à la cascade de l'horizon.

Il ne faut pas dire à mon père des choses contraires à la géographie qu'il a tracée dans sa tête. Il devient nerveux. Il dit que ce n'est pas parce qu'il n'est jamais allé à l'école qu'il est ignorant. Il se méfie des Américains comme du diable. Avec leur puissance, ils envoient dans le poste de télévision des images où l'on voit

des machines volantes atterrir sur la lune et des hommes fouler sa lumière phosphorescente comme s'ils marchaient dans leur jardin. Et tous les gens autour de lui croient en cette supercherie ; il paraîtrait même que depuis la lune, on voit très bien que la terre est ronde. Balivernes ! Ses propres enfants seraient prêts à avaler cette salade au ketchup, s'il ne prenait garde à leur éducation.

Il m'aime un tout petit peu plus que mes autres frères et sœurs. Parce que je sais bien comment le prendre pour le calmer quand il est rouge de colère, bleu de rage et vert de fatigue. C'est simple. Je lui dessine d'immenses sourires du fond de mes yeux ronds et il ne sait plus reconnaître les couleurs. Tout se brouille dans sa tête, il se met à sourire à son tour et toujours nous finissons par éclater de rire tous les deux. Ça marche à chaque fois.

Comme je suis son préféré, il me fait des faveurs. Par exemple, apprendre à dire des prières à Dieu, pour être un bon musulman, dès le départ dans la vie. Presque tous les soirs, il me dit : « Allez, viens faire la prière avec moi ». Alors nous allons tous les deux dans la chambre et il installe ses objets pour le rite, le chapelet aux perles marron, la pierre lisse, son tapis rouge d'Orient. Il se met à genoux, regarde ses mains ouvertes en face de ses yeux, leur parle avec des mots doux, se courbe pour poser son front au sol, se redresse, se recourbe, regarde à nouveau ses mains, toujours en murmurant des prières : « Au nom de Dieu, Père et miséricordieux ».

Un jour je me suis installé en face de lui, adossé contre le mur de la chambre, mais il m'a dit de choisir un autre endroit parce que là, je lui barrais la route imaginaire vers La Mecque. C'était pas bien. Je n'ai pas vraiment compris

pourquoi, mais j'ai changé de place pour me mettre derrière lui. Il a dit : « Là, ça va ».

C'est très sérieux quand il se tourne vers Dieu. Son visage se contracte et ses yeux se ferment. Il n'est plus tout à fait dans son corps. Il voyage, immobile. Ça fait bizarre. Quand il a fini, il se redresse sur ses jambes, roule son tapis et me dit : « La Mecque est là, juste devant moi. Quand je prie, je dois me mettre juste en face d'elle, car c'est là que le Prophète repose. Toi tu ne dois pas être devant, entre moi et lui ». Ensuite, il me dit de faire la prière. Je répète ses mots, mais c'est difficile, ils sont compliqués et les phrases longues. Ma langue s'accroche souvent et il me dit que bientôt ça roulera tout seul pour moi, grâce à Dieu. Je souris à cette idée et il n'aime pas du tout. Avec Dieu on ne rit pas. On ne plaisante pas. Je trouve ça un peu triste.

A l'école, je ne ris pas beaucoup non plus. Apprendre c'est sérieux. On ne va pas en classe pour s'amuser. Il faut calculer, réciter, répondre, réfléchir, lire, apprendre par cœur et plein d'autres choses encore. Ça fait beaucoup pour un seul homme. C'est fatigant. Heureusement, le maître est un homme gentil, surtout avec moi. Il est persuadé que dans ma famille, on est pauvre et misérable, parce qu'on vient d'un autre pays. Ce n'est pas tout à fait vrai. On mange bien, à la maison.

Aujourd'hui c'était la leçon d'initiation à la physique. La physique, ça sert à expliquer les choses qui nous entourent, pourquoi elles sont comme ça et pas comme ci. Quand on est devenu un bon physicien, normalement, on doit savoir pourquoi quand on jette quelqu'un à l'eau, s'il ne sait pas nager, il coule à pic. Tout corps plongé dans un liquide... On doit tout

savoir sur les solides et la matière aussi. Quand on lance une pierre en l'air, il vaut mieux ne pas rester dessous : elle va retomber !

J'apprends beaucoup de choses nouvelles en classe. J'aime bien. Je m'empresse de les répéter à mon père pour qu'il apprenne en même temps que moi. C'est pour rattraper le temps perdu dans sa connaissance du monde et de la matière. Comme ça, nous sommes sur la même longueur d'onde.

Le maître a apporté une boule en classe. Grosse comme deux fois un ballon de foot, qui pivote sur un axe oblique. Il l'a posée sur son bureau. Puis il a commencé son explication du monde. Il a dit que la terre est ronde et qu'elle a deux pôles, nord et sud, un milieu, l'équateur, deux hémisphères, et qu'en plus elle tourne sur elle-même en même temps qu'elle fait une rotation autour du soleil. Il a

expliqué ça pendant longtemps, mais c'étaient beaucoup de choses à assimiler en une seule fois. Alors forcément, je n'ai pas tout compris. Qu'on tourne sur soi, passe encore, mais qu'on tourne en même temps autour d'autre chose, il y a de quoi perdre la boule. Mais c'était quand même une très grande découverte pour moi. Voir la terre sur laquelle je me trouve en ce moment ! Un élève a lancé son doigt en l'air et demandé :

– M'sieur ! et où est-ce qu'on est en ce moment sur la boule ronde ?

– En ce moment même tu es assis à ton bureau, sur la vraie terre ; celle que tu vois là n'est qu'un exemple pour faire la leçon, a répondu le maître.

L'élève fut bien rassuré. Le maître a montré la France sur la fausse terre. Ça leur faisait tout drôle de voir leur pays en face d'eux. Le

même élève a demandé si on voyait l'école et le maître a souri en disant non. Moi je ne faisais qu'écouter parce que je ne voyais pas bien quel genre de question on pouvait poser après des découvertes comme ça. Si, j'avais une envie secrète de demander l'emplacement exact du pays de mes parents mais je n'ai pas osé.

J'ai tout noté sur un cahier de cours. J'ai aussi fait un dessin avec beaucoup de bleu et une pointe de marron. Marron pour les terres, bleu pour les mers. Le maître a dit : « les deux-tiers de l'écorce terrestre sont composés d'eau de mer ». J'ai trouvé ça étonnant ; quand on dit « la terre... » c'est en fait « les mers... ».

A la fin de la classe, j'ai déroulé mon dessin devant les yeux du maître, histoire de lui faire faire des corrections. Il a fait beaucoup de compliments sur la qualité du travail. Comme j'avais écrit « beaucoup » avec un « s » à la fin,

il a corrigé en disant que beaucoup s'écrivait toujours sans « s ». J'ai répondu d'accord, mais que j'allais quand même regarder dans un dictionnaire pour vérifier.

De retour à la maison, j'ai pris un goûter ; quatre carrés de sucre coincés entre deux morceaux de pain, et j'ai couru dire bonjour à mon père qui était déjà rentré du travail. Accoudé à la fenêtre, il écoutait la radio en regardant les gens passer au bas de l'immeuble.

– Papa ! La terre est ronde, elle tourne sur elle-même et en même temps autour du soleil... et en plus, les deux-tiers de l'écorce terrestre sont remplis d'eau de mer, et comme la terre tourne autour du soleil qui envoie la lumière, des fois on est dans la nuit et des fois dans le jour. Tu savais pas tout ça, hein ?

Dès que j'eus fini ma phrase, il s'est fâché. Il a dit que le maître s'était lui aussi fait rouler par

les Américains et que si ça continuait comme ça, il allait m'interdire d'aller à l'école. Ça chauffait dur dans sa tête.

J'ai demandé pourquoi il s'énervait aussi brutalement ; ça ne fait de mal à personne une terre qui tourne sur elle-même. J'ai pris une voix douce pour l'apaiser. Il s'est écarté du bord de la fenêtre, l'a fermée avec des gestes décidés et il a posé ses deux mains sur mes épaules pour me conduire sur le canapé. Il m'a fait asseoir et a pris place à mes côtés.

– Ecoute-moi bien, fils...

J'ai souri pour détendre l'atmosphère qui me paraissait trop pesante, mais il a coupé net : « Non, cette fois, je ne vais pas rire avec toi, je reste sérieux. Les maîtres vous enseignent de mauvaises choses. C'est dangereux ».

Puis :

– Au nom de Dieu, Père et miséricordieux...

Il m'a demandé de répéter avant de commencer sa leçon.

– Si la terre était ronde et qu'elle tournait sur elle-même... non d'abord tu vas me chercher un verre d'eau à la cuisine et tu me ramènes un pot d'eau plein, avec un verre vide.

Intrigué, j'ai couru à la cuisine et quelques secondes plus tard je suis revenu avec, à la main, le matériel expérimental qu'il avait réclamé. Quand j'ai voulu me rasseoir, il m'a dit de rester debout parce que c'est moi qui allais faire le travail. Il m'a demandé de vérifier que le verre était vide puis de verser l'eau dedans. Je l'ai rempli devant lui, à moitié.

– Non, remplis-le entièrement, on verra mieux.

Il m'a regardé faire avec des yeux mi-clos de savant concentré puis, l'opération terminée, m'a dit de retourner le verre sur lui-même. J'ai

fait remarquer que l'eau allait tomber sur le sol et que j'allais me faire houspiller par ma mère si je faisais une bêtise pareille. J'ai ajouté que je ne voyais pas bien l'avantage de renverser un verre d'eau par terre. Mais j'ai exécuté les ordres malgré tout, devant lui silencieux. J'ai admiré béatement l'eau se répandre sur le carrelage tandis que mon père jubilait devant le résultat incroyable de l'expérience.

– Alors, tu as vu ? Bien vu ?

– Quoi ?

– L'eau est tombée du verre, non ? Et elle est à mes pieds, là, regarde, elle coule comme mille petits serpents entre les carreaux.

J'ai continué de regarder avec un œil attentif cette chose si banale.

– Maintenant, tu as vu ! Si la terre était ronde et qu'elle tournait sur elle-même, comme tu dis...

– C’est le maître qui dit ça, j’ai coupé.

– Depuis des années et des années que je prends le bateau pour aller passer des vacances au bled, jamais j’ai vu que l’eau de la mer tombait par terre ! Jamais j’ai vu le bateau, et nos maisons, et nous-mêmes tomber sur la tête, quand la terre tourne et arrive sur le mauvais côté ! Tu te rends compte ce qui se passerait si en ce moment où je te parle, on était en bas d’une boule qui tourne !

Dans mes yeux a jailli une lueur de stupéfaction. Je n’avais pas pensé à une chose pareille, alors que c’était une question évidente que j’aurais pu poser au maître, en classe.

Mon père était fier de son intelligence, simple et efficace, ramassée au jour le jour, ici et là, avec conscience et patience.

– Comme tu peux le constater, on ne s’est jamais réveillé la tête en bas et les jambes en

l’air. Nos maisons ne nous sont jamais tombées dessus, les bateaux continuent de naviguer sur des mers remplies d’eau salée. Qu’est-ce que cela veut dire pour toi ? Hein ? Vas-y ! Réfléchis un peu...

J’ai hésité à cause de l’effet de surprise. Je suis resté un long moment silencieux, en train de revoir dans ma tête le globe que nous montrait le maître. Je m’imaginai en train de tourner en même temps que la terre et tomber dans le vide. Plus je regardais ce cinéma et moins je savais sur quelle terre j’habitais. J’avais un peu le vertige sous mes cheveux, comme un haut-le-cœur. Perdu le sens de ce qui est dessus, dessous, à droite, à gauche, à l’endroit, à l’envers.

– Alors comme ça tu ne peux pas expliquer ce que je t’ai montré, avec ta théorie de la terre ronde qui tourne et qui tient pas debout ?

Il affichait maintenant une sérénité offensive, continuant sur sa lancée :

– Si l'eau du verre ne se renverse pas, c'est bien parce que tu le tiens droit ; si l'eau de la mer ne tombe pas dans le ciel, c'est que la terre ne tourne pas. Elle est droite. Elle est plate.

Finie la conclusion. Il m'a ordonné avec une voix de professeur, d'enregistrer sa logique et d'aller dès le lendemain l'enseigner au maître, pour sa gouverne. Il a ajouté que, parfois, ça rend plus intelligent de garder les chèvres et les moutons que d'aller trop longtemps à l'école. Comme ça, on garde les pieds sur terre.

Puis ma mère est venue nous rejoindre dans le salon. Elle a dit que ça commençait à bien faire, ces flaques d'eau sur le carrelage. C'est moi qui ai dû passer l'éponge sur l'expérience de mon père.

La nuit fut turbulente.

Dès le lendemain matin, au réveil, je me suis juré de tout rapporter au maître d'école. La classe a commencé. Le maître s'est mis à parler de sciences naturelles et tous les élèves ont dressé leurs oreilles comme des antennes, attentifs et presque passionnés. Je n'arrivais pas bien à me concentrer. J'ai attendu et laissé passer plusieurs occasions d'interrompre le cours et crier la vérité de mon père. Une grande émotion me barrait le cœur. Et puis à un moment donné j'ai concentré toute mon énergie sur mon ventre, retenu ma respiration dans ma cage thoracique, fermé la bouche, serré les dents et les poings. J'ai levé le doigt pour attirer l'attention du maître. Je ne perturbais pas trop le rythme de la classe. Il m'a demandé de me lever pour poser ma question et en prime, il a dit qu'il appréciait beaucoup les élèves qui posent des questions. C'était un signe de leur intelligence et de la naissance de

leur esprit critique. Je ne connaissais pas bien la signification de cette expression, mais j'avais l'intuition que lorsqu'on cherchait la petite bête dans toutes les choses qui paraissaient évidentes, c'était bon signe. Il fallait critiquer, critiquer, et si on ne savait pas, il fallait apprendre.

Quand j'ai terminé le truc du verre d'eau plein d'eau, les élèves écarquillaient les yeux comme des grenouilles et le maître les observait. Quelques-uns regardaient vers leurs pieds en se demandant comment ils pouvaient tenir debout. Puis le maître a dit une phrase célèbre : « Le monde appartient à ceux qui posent des questions ». Il a demandé d'inscrire cette devise de l'intelligence sur notre cahier du jour. Pour qu'on la garde en mémoire toute notre vie.

A mon tour, pour conclure mon exposé, j'ai dit tout haut ce que les autres pensaient tout bas. La terre est bien plate. C'est grâce à cette forme

qu'on arrive à tenir debout sur sa surface, comme l'eau des mers. Les élèves ont été rassurés. Ils comprenaient maintenant le pourquoi des choses, de l'équilibre de la nature en particulier. Quant au maître, il a dit qu'il fallait bien profiter de cette belle démonstration d'intelligence pour donner quelques explications.

Il y a fort longtemps, a-t-il dit, les hommes croyaient que la terre était plate, maintenue droite par les dieux, mais que depuis, les choses avaient bien changé. Grâce aux progrès scientifiques, plus personne ne doute que la terre est ronde et qu'elle gravite autour du soleil.

Quand il a dit « plus personne », j'ai vraiment cru que mon père était un rescapé de l'âge de bronze.

Le maître s'est ensuite bien calé dans sa chaise et a commencé à expliquer « la chose qui tombe ».

– Quand on jette un objet en l’air, il retombe automatiquement à vos pieds. Vous êtes d’accord avec cette idée ?

Toute la classe a crié « oui ». Toute la classe, sauf moi. Je n’étais plus sûr de rien du tout, à présent.

– Pourquoi l’objet retombe en bas, alors qu’il pouvait tout aussi bien rester accroché en l’air ?

– Parce qu’il est lourd, a réagi un élève.

– Juste.

A partir de là, je n’ai plus rien compris de l’explication. Ça allait trop vite. J’ai retenu des mots comme « attraction universelle, gravitation terrestre, pesanteur », et j’ai à peu près saisi que la terre attire dans son œil de cyclope tous les objets, les choses, qui font la farandole sur son sol et autour d’elle. C’est comme quand on passe devant un four ouvert, dans lequel cuit

une tarte aux myrtilles. Son arôme attire tous les gens qui passent par là. Et quand on est trop loin, on ne sent pas l’odeur alléchante, alors là, la tarte cesse d’attirer son monde.

A ma manière, j’ai compris la leçon. Je suis capable de faire des comparaisons. Le maître m’a d’ailleurs dit que j’avais un raisonnement circulaire, c’est-à-dire que je peux boucler les boucles quand je réfléchis. Il paraît que c’est bien.

Je suis retourné à la maison tout retourné. Mon père était rentré du travail et comme à son habitude il sirotait un café à la terrasse de sa fenêtre, en écoutant à la radio les mélodies de son enfance lointaine.

Je suis allé vers lui et j’ai déballé mes nouvelles connaissances. D’un seul coup. Cette fois il a explosé. Il voulait aller voir le maître sur le champ, le dénoncer au directeur général

de l'école pour propos blasphématoires, le faire licencier de son poste pour incompétence et récidive.

– J'en ai marre de répéter sans cesse les mêmes choses. Tu ne dois plus écouter ce mauvais maître.

Je ne savais plus dans quel trou me cacher. J'avais très peur pour mon maître ; je pensais qu'à cause de mon père il allait perdre son travail, que ses enfants allaient pleurer de faim et tout ça parce que j'avais répété sa leçon de classe à mon père. Je me sentais coupable.

Ensuite je me suis presque senti malade quand mon père a avalé d'un trait son café et m'a dit : « Viens là, tu vas écrire une lettre au directeur général en chef de l'école pour qu'il débarrasse les élèves de ce maître qui vaut rien ».

J'ai dit non, non tout court, sec, catégorique.

– Qui c'est le chef, ici ? Il a fait avec son air sévère qui ne lui va pas du tout sur son visage. Il avait besoin de retrouver ses marques, tester son pouvoir sur les troupes. Mais j'ai tenu bon. Non c'est non. J'ai expliqué que ces pratiques ne se faisaient pas en classe. Si on avait un problème avec le maître, on allait le voir en personne.

– Si je savais bien parler le français, il y a longtemps que je serais allé lui rendre visite, à ton maître, il aurait vu de quel pétrole je me chauffe ! Je lui aurais appris à respecter Dieu !

J'ai essayé de le calmer, mais quand j'ai vu qu'il était dépité parce qu'il n'avait plus d'autorité sur ses enfants, qu'on ne le respectait plus, que son fils osait lui dire « non, non tout court », j'ai abandonné et l'ai laissé seul dans ses murmures et gémissements paternels.